

Localiser les in-finis
2018, in *Encore heureux* (dir.),
Lieux infinis. Construire des bâtiments ou des lieux ?
Paris, B42, pp.39-53

Luc Gwiazdzinski (*)

« *La valeur des villes se mesure au nombre des lieux
qu'elles réservent à l'improvisation* »

Kracauer

Le futur est déjà là. Aux discours pessimistes sur la ville, nous préférons le repérage des signaux faibles, l'espoir et la promesse de mille « *lieux infinis* » où demain est déjà à l'œuvre. Aux représentations d'un réel encombré, sans ouverture ni dépassement possible, nous préférons la piste des utopies réalistes, du commun et du faire, celle d'une prospective de l'action et d'une ville qui appartienne à toutes et à tous.

Omniprésence urbaine

La ville est devenue l'espace de vie d'une majorité des habitants de la planète. « *Elle est notre environnement et nous n'en n'avons pas d'autre* » avait prévenu Georges Pérec (1974). Depuis le ciel nocturne, le monde ressemble désormais à une gigantesque métastase urbaine lumineuse laissant apparaître ici et là quelques lacunes et « *sombrières* » (Serres, 1993) en sursis. Les métropoles, ces « *villes au-delà de la ville* », sont toujours plus larges et plus ventruées ce qui est aussi une manière de disparaître dans un grand tout « *péri-urbain* ». Notre coquille artificielle s'élève et s'étale dans l'espace et dans le temps. La ville dépasse les bornes, grignotant les espaces vides et les temps d'arrêt, saturant tout - attention comprise - dans une compétition pour accroître la compétitivité, capter les investissements et les parts de cerveau disponibles, attirer les forces vives et clignoter sur les cartes d'un marketing territorial mondialisé. « *Lieu de maximisation des interactions* » (Claval, 1982) elle repousse les plus pauvres et les plus fragiles vers les marges, rendant difficile la promesse d'échanges et de mixité dont elle reste porteuse. Quand mondialisation et métropolisation riment avec ségrégation, la ville éclate en quartiers où l'on dort, quartiers où l'on travaille, quartiers où l'on s'approvisionne et quartiers où l'on s'amuse comme un étrange hommage à la Charte d'Athènes. Ce n'était sans doute pas mieux avant. Paradoxale par nature, la ville a toujours attiré et rejeté, rassemblé et séparé les hommes, les activités et les richesses. Mais désormais, l'échelle de la pulsation métropolitaine n'est plus la même.

Faibles marges de manœuvre

L'étalement et l'éclatement des espaces, des temps sociaux et des mobilités, alliés à l'accélération posent la question du « *vivre ensemble* » et du « *faire ensemble* ». Où, quand et comment faire famille, organisation, ville ou société ? Les événements qui se déploient partout et à toutes les échelles - des *Nuits blanches* aux vides greniers - ne semblent pas suffisants pour faire vivre ensemble les habitants d'un archipel métropolitain qui a du mal à socialiser. Malgré les discours, il n'y a plus guère de place pour le rêve, l'imagination, l'improvisation, le hasard et la créativité dans ces univers saturés. Pour le commun des mortels, le métropolitain qui s'ignore, le non spécialiste, les marges de manœuvre semblent infimes. Les possibles leviers paraissent lointains et inaccessibles. Tout semble imposé d'en haut dans les boîtes noires de la fabrique urbaine, entre grands élus, ingénieurs et « *starchitectes* ». Si dans l'Antiquité, l'on reconnaissait le citoyen « *à ce qu'il avait part au culte de la cité* » (Fustel de Coulanges, 2009) combien sont-ils dans nos métropoles sans lieux

ni bornes ? De quelles marges de manœuvre, de quels terrains de jeu et d'aventure disposent-ils pour participer, prendre part à la fabrique de la ville, améliorer leur quotidien et celui de leurs enfants ? Coincés entre la lourdeur de l'exigence mémorielle, la fin des grands récits et la peur des futurs apocalyptiques, bloqués dans un présent métropolitain hurlant, nous serions réduits à survivre entre urgence et proximité, obligés d'accepter cette forme d'enfermement et de « *servitude volontaire* », renoncer à « *habiter* », au sens d'un « *mode de connaissance du monde* », ce « *type de relations affectives loin d'une approche abstraite ou technocratique de l'espace* » (Dardel, 1952).

Possibles émergences

Dans ce paysage si peu désirable, il existerait des « *lieux infinis* », une architecture qui se vit, des bâtiments qui parviendraient à « *accueillir l'imprévu, offrir des zones de gratuité, intégrer des usages non-programmés, permettre l'appropriation citoyenne, miser sur l'énergie collective, désirer la mise en commun* ». Entre la froide rationalité de la « *ville intelligente* », optimisée et hyper-connectée et le doux romantisme de la « *ville décroissante* », entre la soumission aux technologies et le retour en arrière redoutés, se fauileraient d'autres futuribles. De l'uniformité tant vilipendée, se dégagerait la « *mise en valeur d'édifices et de lieux très contrastés produits de manière très inventive* » qui « *doivent aussi leur réussite à des dispositifs architecturaux remarquables (...) prêtant attention à l'ensemble du territoire* » et témoignant « *de la rencontre féconde entre les initiatives de la société civile, la liberté d'expérimentation dans l'esprit du « permis de faire » et les possibilités offertes par l'architecture* »¹. S'il paraît difficile, voire paradoxal, de dresser des listes de « *lieux infinis* » et en mouvement, on peut cependant identifier quelques spots : *Communa* à Bruxelles, *Buiksloterham* dans le nord d'Amsterdam, les *Grands Voisins* à Paris, la *Ferme du Bonheur* à Nanterre, *Avalon Village* à Détroit, *Christiana* à Copenhague, *l'Asilo* à Naples, *Darwin* à Bordeaux, mais également le *Viel Audon* en Ardèche, *Notre Dame des Landes* et nombre d'appropriations inventives et critiques et d'expérimentations ouvertes en Europe et dans le Monde, encore vivantes ou peut-être déjà mortes.

In-fini localisé pour utopies concrètes

« *Lieux infinis* ». Dans le langage commun, le terme « *infini* » est généralement utilisé pour qualifier quelque chose « *sans limites dans le temps et dans l'espace* » mais aussi quelque chose « *d'une grandeur, d'une intensité si grande qu'on ne peut la mesurer* ». Le lieu désigne « *une portion de l'espace, caractérisée par son usage ou par les événements qui s'y sont déroulés* ». En ce sens des « *lieux infinis* » seraient donc des « *portions d'espace sans limites dans le temps et dans l'espace* ». Pour le géographe habitué à tracer des limites, un « *lieu infini* » n'a pas d'existence possible dans le réel. Ici, c'est la définition du « *lieu* » comme « *usage* » qu'il faut considérer, un lieu « *d'une intensité si grande qu'on ne peut la mesurer* ». Les « *lieux infinis* » renvoient également à l'« *utopie* » au sens de Paul Ricoeur (2005) en opposition à l'idéologie, comme une force de changement qui tente de briser la suprématie de l'actuel sur le possible, une alternative critique à ce qui existe, qui explore ou projette du possible, un mouvement orienté vers l'invention et le faire. « *La modalité de l'imaginaire étant celle du potentiel ; elle ne devient celle de l'irréel que si l'individu est privé de l'accès aux conditions de réalisation* » (Simondon, 2006). Dans les lieux infinis, les habitants permanents ou temporaires éprouvent et réalisent ici et maintenant dans le réel. En ce sens, ils intensifient les relations, ils explosent les frontières physiques et disciplinaires, hybrident les pratiques et augmentent les possibles.

¹ Communiqué de presse du comité de sélection

Insaisissables lucioles

Loin du pessimisme ambiant, des « *dystopies* » et autres « *scenarios de l'inacceptable* » qui nous promettent des lendemains qui pleurent, des alternatives s'inventent, comme mille lucioles dans les quartiers de nos villes et au-delà. Des dynamiques émergent comme autant de germes de futurs et de milieux vivifiants dans lesquels s'immerger. Entre les tours et les objets culturels célibataires, dans les nappes métropolitaines sans fin et les quotidiens aliénants, surgissent des dispositifs d'un autre type, de nouveaux objets ou agencements urbains mal identifiés, des germes de demain, des alternatives vivantes qui nous font signe. Il est bien difficile de faire la cartographie de cette mosaïque proliférante de « *tiers lieux* », de mettre en fiches cette galaxie de fragiles lieux qui clignent désormais dans nos villes et nos imaginaires. C'est une dynamique polymorphe clandestine ou officielle, militante ou plus institutionnelle, informelle ou plus organisée qui a souvent lieu dans des friches, espaces publics ou délaissés où l'on teste de nouvelles manières responsables de construire, de consommer ou de partager. Elle englobe plus largement des mobilisations inventives et critiques, les mouvements des places, les ZAD, les Tiers lieux, *hackerspaces*, Fab labs, Nuits debouts et mille lieux où s'expérimentent les monnaies locales, la permaculture, le « *circuit court* », le « *recyclage* ». C'est la paradoxale expérience d'un « *d'hyperlocalisme mondialisé* » et de « *pôles à haute intensité* » en résonance avec la ville et avec le monde. Dans ces lieux ouverts, le « *tiers* » s'impose, le « *hors les murs* » est la règle, le « *réversible* » est une posture, la « *fragilité* » est un constat et « *l'atelier* » un art de faire qui dit le mouvement, le possible et l'ouvert. Quelque chose comme la possibilité d'une ville, prend forme entre DIY et innovation ouverte, urbanisme et activisme.

Lieux de devenir hybride

Brouillage des temps, brouillage des activités, brouillage des statuts, des espaces de vie, des échelles et recompositions, tendances aux alliances et aux recompositions multi-acteurs et multi scalaires concourent à une hybridation des structures, des objets et des pratiques. Le processus est particulièrement actif dans ces espaces particuliers, *urbi et orbi*. On peut parler d'hybrides pour qualifier ces « *lieux infinis* » assemblages hétérogènes, temporaires, instables et réversibles à haute valeur ajoutée et leurs habitants temporaires. On peut parler d'« *hybridation* » pour qualifier le processus de transformation à plus ou moins forte intensité et lisibilité, et aux effets incertains, dans un souci d'amélioration d'une situation, de résistance ou de transgression. On peut parler « *d'hybridité* » pour évoquer la posture du devenir et de l'ouvert des hommes, des organisations et des espaces qui mettent en avant la capacité à franchir les frontières sociale, ethnique ou politique ou les normes imposées. Le véritable intérêt de ces lieux réside dans le « *devenir hybride* », l'indéterminé, l'identité en mouvement et la puissance créatrice de ce « *passage de frontières* », de cette transgression, de ce détournement. Elle constitue une autre définition de l'infini, mais aussi une « *manière de fluer* » (Benveniste, 1965) et d'habiter le rythme. L'hybridation qui traverse ces lieux est une invitation à ne pas demeurer celui que l'on croit être, à conserver son identité mais à innover (Gwiazdzinski, 2016). Toujours il faut repartir, se reconstruire ou répondre au défi de l'altérité par une création continuée. L'invitation à faire « *l'expérience de la présence en un lieu* » (Maldiney, 2007) vaut pour la ville comme pour ses habitants permanents ou temporaires.

Créolisations et sérendipité

Dans ces fabriques qui émergent, de nouveaux collectifs « *géo-artistiques* » apparaissent mêlant architectes, urbanistes, paysagistes, artistes, associations diverses, *geeks*, professionnels, militants et citoyens. Là s'inventent des dispositifs, des agencements malins qui spatialisent la sérendipité, misent sur « *l'improvisation* » (Soubeyran, 2015) et font

confiance aux rencontres loin des logiques de programmation ou de planification. Le côté bricolé, temporaire et convivial favorise sans doute la « *créolisation* », ce « *métissage d'arts, ou de langages qui produit de l'inattendu* » (Glissant, 2005), cette façon de se transformer de façon continue sans se perdre. Dans les spectacles, se mélangent souvent artistes professionnels et artistes amateurs, professionnels et habitants. Dans certains lieux on croise des sans abris et des campeurs urbains. Dans les dispositifs se mélangent souvent acteurs privés et acteurs publics. Ces échanges, ces interactions créent de l'intensité temporaire, de l'émotion et du lien. Face à des villes et à des imaginaires saturés, on a besoin de vide, d'espace et de temps, d'alternatives pour se réinventer et retrouver un rythme, autour de la possibilité d'une « *rencontre entre existants, entre êtres qui se tiennent dans l'ouverture en avant d'eux-mêmes* » (Maldiney, 2007).

Imaginaires en mouvement

La traversée de ces lieux nous transporte souvent dans une esthétique mondialisée de la bricole, de la récupération et du recyclage. Il y a de la cabane de l'enfance, du cirque, de l'atelier artisanal, du jardin ouvrier dans ce bric à brac qui convoque les imaginaires - « *le registre des images, de la projection, des identifications et, en quelque sorte, de l'illusion* » - d'hier et d'aujourd'hui dans un va et vient entre plaisir régressif et « *aventure* » au sens de Jankelevitch (1962) ce que l'on y vit et ce que l'on espère : « *le surgissement de l'avenir* ». Entre spontanéité et mise en scène, le décor contribue à cette atmosphère bon enfant. Dans les lieux les plus alternatifs, on circule dans un environnement et des dispositifs codifiés : serres bios, paillages des jardins partagés, composteurs, poulaillers, ruches pour le miel de quartier, cantines bio, signalétique de carton, affiches de spectacles d'artistes en sortie de résidence, mobilier urbain, grandes tables et estrades en palettes, machines à laver-vélo, éoliennes domestiques, panneaux solaires, bidons recyclés en pots de fleur, bibliothèques improvisées et hangars à vélo. Sur les sites les plus avancés, des « *méthaniseurs* » utilisent les déchets des toilettes. La moindre « *herbe folle* », le plus petit insecte sont photographiés et présentés. La cétoine devient un auxiliaire du jardinier. L'ortie se mange et l'urine est recommandée pour les plantes du jardin. Dans les carrés jardinés poussent l'épeautre et le sarrasin. Le mobilier est récupéré ou « *fait maison* » comme les gâteaux de carottes et autres « *disco soupes* ». L'ensemble nous renvoie au village d'autrefois, dans un imaginaire convivial et festif parfois un peu surfait. Ailleurs dans l'univers des « *lieux infinis* », selon les types de portages, l'origine du site, la composition des agencements créatifs ou l'ambition des pionniers à la manoeuvre, « *l'esthétique de la bricole* » cède parfois la place à des univers plus artistiques, culturels et ripolinés. Ailleurs encore, le mobilier hésite parfois entre design industriel et meubles professionnels de couleur « *spécialement-conçus-pour-la-créativité* », le « *coworking* » et la « *start-up* ». Partout cependant, on ressent une certaine intensité, une forme d'effervescence et de vie qui a souvent déserté les espaces ségrégués de ce qu'on appelle encore « *la ville* ».

Esthétiques à l'œuvre

Ici en journée les gens ont l'air d'être là, d'habiter, d'exister. Qu'ils s'affairent ou qu'ils flânent, ils sont là. Vivants. Jeu et bonne humeur, bons sentiments et morale écologique sont souvent au rendez-vous des échanges créatifs de cette ville « *néo-foraine* » où la caravane et le chapiteau ne sont jamais très loin. Partout sur ces chantiers permanents, des assemblées, des réunions, des groupes, des ateliers, des commissions, des réunions rassemblent. Le style général est à la décroissance mais les codes du look *hipster* sont très ancrés. Dans ces lieux, ces « *mondes communs* » se construisent des « *communautés d'expériences* » (Dewey, 1934) et « *d'affect* » (Lordon, 2015), avec leurs règles et leurs esthétiques, des « *micro-sociabilités* », des « *micro places globales* », des « *presque* » « *zones d'autonomie*

temporaires » (Bey, 1997) qui empruntent aux idéologies pirates. Tout un vocabulaire alternatif émerge avec quelques incontournables : partage, proximité, maison, voisinage, communauté, responsabilité, échanges, bonnes pratiques, groupement, mutualisation, inclusion, passion, projet, proposition, idées, acteurs, changement, jardin, pollinisation, recyclage, circuit court, voire de « gros mots » comme « *économie circulaire* », « *transition* », « *écologie* » dont on teste les principes *in vivo* et *in situ*. Parfois les photos « grandeur nature » d'habitants temporaires s'affichent sur les murs, comme une ultime mise en abîme du quart d'heure de célébrité d'Andy Warhol. Sur certains sites, une imprimerie accompagne la mise en scène. Ces mots, ces choses et ces signes qui renvoient au fragile, au recyclable et au temporaire créent une forme de « *monde commun de signification* », et de « *citoyenneté visuelle* » (Morgan, 2005) et « *esthétique* ». Le statut hybride de ces lieux, leur ambiance, leur caractère provisoire sont sans doute pour beaucoup dans l'état d'esprit. Il y a quelque chose du possible, entre « *néo-situationnisme* » et « *ouvroir d'urbanisme potentiel* » au sens de l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentiel). Autre chose serait jouable, ici et maintenant.

Lieux d'apprentissage vivants

Partout l'envie de partager, de convaincre, d'apprendre et de former. Il y a là une tentative d'établir « *la continuité entre l'expérience esthétique et les processus normaux de l'existence* » (Dewey, 1934). Sur les murs de ces collectivités en recherche, les œuvres de *Street art* voisinent avec des références littéraires (« *Savoir, penser, rêver* »), des images du *Che* et des renvois vers d'autres lieux, d'autres engagements et d'autres combats ici et ailleurs. Des panneaux aux ateliers en passant par la disposition du mobilier, tout nous ramène à des logiques « *d'intelligence collective* », de « *territoire apprenant* » (Gwiazdzinski, 2017) *in situ* et *in vivo*, entre « *do tank* » et « *learning by doing* », voire « *think-do-tank* ». Des services communautaires permettent à chacun de donner un peu de temps, pour enseigner, bricoler, réparer ou créer. Des appels à projet fleurissent et invitent à « *s'extraire du cadre* », à se « *mettre en mouvement* » ou à se former. Dans ces lieux surgissent de nouveaux métiers, de nouvelles compétences hybrides pour la fabrique urbaine qui renvoient notamment à la médiation, à l'animation, à l'ambiance ou au bricolage. Dans ces démarches participatives de fabrique de la ville en commun, la « *maîtrise d'usage* » acquiert peu à peu ses lettres de noblesse aux côtés des acteurs traditionnels : le maître d'ouvrage et le maître d'œuvre.

Ouverture et fabriques d'espaces publics jamais finis

Ces lieux sont « *infinis* » parce qu'ils n'enferment pas, ni l'imagination, ni les énergies, ni les personnes. Les sujets que l'on y traite (habiter, cultiver, manger, se déplacer...) sont universels. Les utopies concrètes qu'on y développe, les solidarités qui émergent (Frérot, 2016), les projets que l'on expérimente sont comme des caravelles lancées vers les futurs et les ailleurs. Les sites, les expériences et les acteurs se dédoublent sur la toile. Les habitants comme l'information circulent d'un endroit à l'autre. Ces agencements et dispositifs nomades, « multi » et « *trans-territoriaux* » articulant la matérialité des dispositifs dans les espaces publics et le virtuel des réseaux définissent une « *scène* » mondialisée, « *associant à la fois un groupe de personnes qui bougent de places en places, les places sur lesquelles ils bougent et le mouvement lui-même* » (Straw, 2002). A une autre échelle le lieu participe à l'animation des quartiers avec la recherche de passerelles dans l'accueil comme dans « *l'aller vers* ». Ces lieux temporaires, ces espaces d'expérimentation se déploient au-delà du site même à travers différents dispositifs et parcours de découverte. Ce sont des fabriques d'espace public au sens des urbanistes, des politiques et du « *faire* », des « *forums hybrides* » (Callon, Lacousmes, Barthes, 2001) aux acteurs hétérogènes confrontés à l'incertitude, augmentés par la pratique et l'expérimentation *in situ*. Dans un environnement en mutation rapide, loin des modernes certitudes et d'une métaphysique des permanences, ces « *mondes* »

émergents (Descola, 2014) sont plutôt du côté du « *chaos-monde* » (Glissant, 1997) ce « *choc actuel de tant de cultures qui s'embrasent, se repoussent, disparaissent, subsistent pourtant, s'endorment ou se transforment, lentement ou à vitesse foudroyante* », des « *lucioles* » (Pasolini, 1975), de la « *multitude* » (Negri, Hardt, 2004) cet « *ensemble de singularités conservant leurs différences et néanmoins capables de penser et d'agir en commun* », du « *rhizome* » (Deleuze, Guattari, 1980), du polycentrique, du souple et du labile. Ces lieux sont « *in-finis* », c'est-à-dire « *non finis* », indéfinis, toujours à finir et jamais terminés, débordant les bords et les limites, comme l'humain, la société des hommes et la vie.

Dérives et des rêves

Derrière l'espoir d'une utopie concrète certains verront sans doute poindre les méfaits du « *capitalisme artiste* » (Lipovetsky, Serroy, 2013). On peut déjà constater l'adaptation commerciale et la déclinaison à outrance de l'esthétique de la bricole qui a déjà envahi les catalogues des géants du meuble. Des puristes crieront à l'esthétisation à outrance de la ville, à la récupération du mouvement par de grandes sociétés. Ils souligneront les risques d'essoufflement par réinvestissement systématique de la belle dynamique par différents opérateurs pour la seule valorisation du foncier. D'autres encore verront là l'absence de vision d'une société qui hésite et bricole son futur au coup par coup. D'autres encore souligneront les risques de saturation de ces temps et lieux d'entre deux par ces investissements. D'autres parleront de leurres pour désigner ces terrains d'aventure pour les acteurs de villes finies dans des pays essoufflés, alors que la ville intense de demain s'invente ailleurs du côté du Golfe, de l'Inde ou de la Chine. On pourrait aussi craindre un retour à un nouveau « *localisme urbain* », une « *villagisation* » de la ville par l'inscription dans les circuits courts et les territoires. Mais dans les faits, pas de barrières et d'enfermement. Ces lieux sont « *in-finis* » et ouverts dans un dépassement permanent du local, une transcendance, une augmentation par l'intensité des relations et des hybridations qui entraînent des synergies, par le faire ensemble, les apprentissages mais aussi par la circulation des idées et des pratiques sur la toile et grâce à la mobilité des acteurs. Enfin ces lieux sont « *in-finis* » par l'utopie qui les décolle du présent en même temps qu'il les ancre dans le ici et maintenant.

Rythmes et transferts de « l'en-devenir »

Légaux ou non, ces « *lieux in-finis* » définissent bien une forme de « *pragmatisme utopiste* », une « *utopie concrète* » au sens d'Ernst Bloch (1982), inscrivant les aspirations dans la matérialité du monde, offrant des horizons ouverts là où tout pouvait paraître bouché, installant du mouvement là où tout paraissait figé. En s'ancrant dans le monde réel, ils échappent aux qualificatifs de rêverie comme autant de preuves qu'« *un autre monde est possible* ». Dans l'éprouver, le bricolage et la débrouille, ils évitent la tentation totalitaire et le fantasme du parfait. Ils « *ont* » et ils « *font* » lieu. Ce « *ils* » reste suffisamment vague, « *in-défini* » pour conserver une salutaire part de mystère (Morin, 2017), un goût de la frontière – au sens américain du terme –, de l'après et du plus loin. Les décrire davantage serait sans doute les tuer. La mise en mots et en cartes de ces « *hypertopes* » en mutation permanente, de ces « *jamais finis* », toujours « *en devenir* », revient à définir les brumes d'un rêve ou à localiser l'horizon. L'important est ailleurs dans une circulation des personnes et des idées qui échappe au « *copier-coller* » et aux européennes « *Good practices* »². L'état d'esprit de ces expériences *in vivo* est déjà en cours de transfert vers les instituts d'aménagement et d'urbanisme et les écoles de design et d'architecture. Les dispositifs hybrides, les protocoles sont déjà récupérés dans les procédures d'urbanisme et les chantiers. Ces lieux

² Bonnes pratiques

« *d'acupuncture* » et d'« *augmentation* » permanente renvoient à « *l'in-fini* », au possible, à un vivant qui ne se modélise pas.

Urbains paradoxes

Entre l'éloge du vide et de l'entre-deux et la fabrique de sérendipité et d'improvisation, la preuve est faite qu'on a besoin de tels lieux pour construire d'autres imaginaires, mobiliser d'autres énergies, remettre la ville en mouvement, redonner du rythme, une manière de fluer permettant d'habiter autrement dans une ville plus inclusive. La question est « *jusqu'où ne pas* »? Comment éviter la saturation de tous les lieux, tous les temps et laisser continuellement la place à de nouvelles alternatives pour inventer demain, des espaces libres, des temps morts et des moments de lâcher prise ou d'inattention. Comment permettre ces appels d'air, cette alternance vitale entre ordre et désordre. Sans rythme pas de vie. Un des enjeux sera d'accompagner ces dynamiques tout en veillant à laisser toujours des moments et des lieux vides, des silences et des « *sombrières* » pour d'autres vagues d'appropriations citoyennes et d'autres « *lieux in-finis* » et vivants ouverts à la ville et au monde.

Appel d'air et confiance

Entre imaginaire et cristallisation, ces nouvelles utopies du faire et du commun, comme mille petites révolutions localisées, manquent encore assurément de visibilité. Si l'on ne perçoit sans doute pas encore la signification d'ensemble de ces émergences ni le principe politique général qui s'en dégage, on sent pourtant confusément que quelque chose se joue. L'appel d'air est bénéfique. Ces hybrides et ces hybridations obligent à poser un regard différent sur la ville, le travail et le vivre ensemble. Ces manifestations, occupations et organisations, participent plus largement à l'émergence d'une « *ville malléable* » et réversible, au déploiement d'un « *urbanisme sensible, temporel et frugal* » dans lequel les citoyens retrouvent leur place. Un « *urbanisme des liens et du partage* » face à l'idéologie du zonage et de séparation qui prévalait jusque là. Un « *art de la citoyenneté* » (Diouf, Fredericks, 2013) face aux replis et autres peurs. Par l'occupation, les manifestations, les expérimentations et les mises en récits, cet archipel des « *lieux in-finis* » dispute petit à petit l'espace physique et l'imaginaire à d'autres figures épuisées de la ville, des institutions, de l'autorité et des savoirs établis. L'évolution n'est pas sans risque et celles et ceux qui observent et décrivent ces émergences se trouvent dans une situation paradoxale. La vie créative peut être détruite par sa mise en lumière rationnelle et l'accapitation par les institutions de la Modernité. A contrario, ne pas la dire, ne pas la montrer pour ne pas la tuer en voulant la maîtriser, c'est risquer de laisser s'éteindre les étincelles. Il nous faut apprendre à en dire juste assez, en laissant ouvert le réel et en confiant le pouvoir aux seuls poètes. C'était le sens de cette première exploration dans les « *lieux in-finis* »

Face à la « *tragédie du non-commun* » (Dardot, Laval, 2015) et loin des modernes certitudes, faisons une place à l'informel, à l'improvisé, au bricolé, au braconné, au fragile, au temporaire, à l'imaginaire, à la poésie et au romantisme. Entre « *utopie réaliste* », « *prospective en action* », « *mobilisation des ressources latentes* » (Younes et al. 2016), et « *design des futuribles* », laissons éclore mille « *lieux in-finis* ». Quand tout semble se jouer ailleurs et autrement, quand l'avenir semble déjà écrit ou très incertain, c'est ici et maintenant que le réel - « *ce que l'on n'attendait pas* » (Maldiney, 2003) - surgit.

(*) **Luc Gwiazdzinski** est géographe. Il a publié une quinzaine d'ouvrages dont « *La ville 24h/24* », 2016, Rhuthmos ; *La nuit dernière frontière de la ville*, 2016, Rhuthmos ;

« *Chronotopies, Lecture et écriture des mondes en mouvement* », Elya et « *Hybridation des mondes* », 2016 », Elya.

Bibliographie

- Benveniste E., 1965, « Le langage et l'expérience humaine », *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard.
- Bey H., 1997, *TAZ. Zone autonome temporaire*, Paris, L'Eclat.
- Bloch E., 1982, *Le principe espérance*, t. II. *Les épures d'un monde meilleur*. Paris, Gallimard.
- Callon M., Lascoumes P., Barthe Y., 2001, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris, Le Seuil.
- Claval P., 1982, *La logique des villes. Essai d'urbanologie*, Paris, LITEC.
- Diouf M., Fredericks R. (Dir.), 2013, *Les arts de la citoyenneté au Sénégal*, Paris, Karthala,
- Fustel de Coulange N. D., 1864, *La cité antique*, Editions Hachette.
- Dardel E., 1952, *L'Homme et la Terre : nature de la réalité géographique*, Paris, Éditions du CTHS.
- Dardot P., Laval C., 2014, *Commun: Essai sur la révolution au XXIe siècle*, Paris, La Découverte.
- Deleuze G., Guattari F., 1980, *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980.
- Descola P., 2014, *La composition des mondes*, Paris, Flammarion.
- Dewey J., 1934, *Art as experience*. New-York, The Berkeley publishing Group.
- Drevon G., Gwiazdzinski L., Klein O., 2017, *Chronotopies. Lecture et écriture des mondes en mouvement*, Grenoble, Elya.
- Durand G., 1960, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, PUF
- Frérot O., 2016, *Solidarités émergentes, institutions en germes*, Lyon, Chronique sociale.
- Glissant E., 2005, Interview au journal *Le Monde*.
- Gwiazdzinski L., 2005, *La nuit dernière frontière de la ville*, La Tour d'Aigues, L'Aube.
- Gwiazdzinski L., 2016, *L'hybridation des mondes*, Grenoble, Elya.
- Jankélévitch V., 1963, *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, Paris, Flammarion.
- Lordon, F. 2015, *Imperium : structures et affects des corps politiques*. Paris, La Fabrique.
- Lipovetsky G., Serroy J., 2013, *L'esthétisation du monde. Vivre à l'âge du capitalisme artiste*, Paris, Gallimard.
- Maldiney H., 2007, « La rencontre et le lieu. » in *Henri Maldiney : philosophie, art et existence*. Younes C. (dir). Paris, Cerf, pp. 163-180.
- Maldiney, H. 2003, *Art et existence*, Paris, Klincksieck.
- Morgan D., 2005, *The Sacred Gaze: Religious Visual Culture in Theory and Practice*, Berkeley, University of California Press.
- Morin E., 2017, *Connaissance, ignorance, mystère*, Fayard, Paris.
- Negri A., Michael H., 2004, *Multitude : guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*, Paris, La Découverte.
- om E., 1990, *Governing the Commons : The Evolution of Institutions for Collective Action*, Cambridge University Press.
- Paquot T., 2007, *Utopies et utopistes*, Paris, la Découverte.
- Pasolini P. P., « Le vide du pouvoir en Italie », *Corriere della sera*, 1er février 1975.
- Perec G., 1974, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée.
- Ricoeur P., 2005, *L'idéologie et l'utopie*. Paris, Seuil.
- Serres M., 1993, *La légende des anges*, Paris, Flammarion.
- Simondon G., 2006, *Cours sur la perception (1964-1965)*, Paris, Editions de la Transparence.
- Soubeyran O., 2015, *Pensée aménagiste et improvisation*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines.
- Straw W., 2002, « Scenes and Sensibilities », in *Public* n°22/23.

Annarita L., Younes C., Rollot M., D'Arienzo R. 2016, *Ressources urbaines latentes*, Genève, MétisPresses.

(*) **Luc Gwiazdzinski est géographe.** Enseignant en aménagement et urbanisme à l'Université Joseph Fourier de Grenoble (IGA), il est responsable du Master Innovation et territoire et Président du Pôle des arts urbains. Chercheur au laboratoire Pacte (UMR 5194 CNRS) associé au MoTU (Université Bicocca et Politecnico de Milano) et à l'EREIST (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), il oriente des enseignements et ses recherches sur les questions de mobilité, d'innovation métropolitaine et de chrono-urbanisme. Expert européen, il a dirigé de nombreux programmes de recherche, colloques internationaux, rapports, articles et ouvrages sur ces questions : *Urbi et Orbi. Paris appartient à la ville et au monde*, 2010, L'Aube ; *Nuits d'Europe*, 2007, UTBM ; *Périphéries*, 2007, L'harmattan ; *La nuit dernière frontière de la ville*, 2005, l'Aube ; *Si la ville m'était contée*, 2005, Eyrolles ; *La nuit en questions* (dir.), 2005, l'Aube ; *La ville 24 heures /24*, 2003, L'Aube. Il a également dirigé une agence des temps et des mobilités, une agence de développement et une agence d'urbanisme et développement durable.

Citer l'article :

Gwiazdzinski L., 2018, « Localiser les in-finis », in *Encore heureux* (dir.), Lieux infinis. Construire des bâtiments ou des lieux ? Paris, B42, pp.39-53

Contact :

luc.gwiazdzinski@univ-grenoble-alpes.fr